

Ph. TOUCHET, Professeur de Premières Supérieures, Lycée Gustave Monod, Enghien
Cours interactif proposé aux partenaires du Projet *Europe, Éducation, École*
Diffusion en visioconférence le 13 décembre 2012, de 10h10 à 12h00 :
<http://melies.ac-versailles.fr/projet-europe/direct/>
<http://www.coin-philo.net/eee.12-13.programme.php>
Contact : c.michalewski@crdp.ac-versailles.fr

AU-DELÀ DU PRINCIPE DU PLAISIR FREUD ET RICOEUR

Texte 1

« Si les instincts ont vraiment pour caractère commun la tendance au rétablissement d'un état antérieur, nous ne devons pas trouver étonnant que, parmi les processus qui se déroulent dans la vie psychique, il y en ait un grand nombre qui sont indépendants du principe du plaisir. Ce caractère commun ne peut que s'étendre à chacun des instincts partiels qui, sous son influence, cherchera à son tour à revenir à une certaine étape de son évolution antérieure. Mais toutes ces manifestations, bien que soustraites à l'empire du principe du plaisir, ne devaient pas nécessairement se mettre en opposition, de sorte que le problème des rapports existant entre les processus de répétition instinctifs et la domination du principe du plaisir reste encore irrésolu.

Nous avons vu qu'une des fonctions les plus anciennes et les plus importantes de l'appareil psychique consistait à « lier » les impulsions instinctives, à mesure qu'elles affluaient, à remplacer le processus primaire auquel elles sont subordonnées par le processus secondaire, à transformer leurs charges énergétiques libres et mobiles en charges immobiles (toniques). Que toutes ces transformations puissent ou non s'accompagner du sentiment de déplaisir, c'est là un fait qui n'entre pas en considération ; on doit dire cependant que le principe du plaisir ne se trouve nullement atteint par elles, qu'elles s'accomplissent plutôt au profit de ce principe. La « liaison » est un acte destiné à préparer et à affermir la domination du principe du plaisir.

Opérons entre fonction et tendance une distinction plus tranchée que celle que nous avons faite jusqu'à présent. Nous dirons alors que le principe du plaisir est une tendance au service d'une fonction destinée à rendre l'appareil psychique, en général, inexcitable ou, tout au moins, à y maintenir l'excitation à un niveau constant et aussi bas que possible. Il nous est encore impossible de faire un choix définitif entre ces conceptions, mais nous noterons que cette fonction, ainsi définie, participerait de la tendance la plus générale de tout ce qui est vivant, de la tendance à se replonger dans le repos du monde inorganique. Nous savons tous par expérience que le plaisir le plus intense auquel nous puissions atteindre, celui que nous procure l'acte sexuel, coïncide avec l'extinction momentanée d'une excitation à haute tension. Mais la liaison de l'impulsion instinctive serait une fonction préparatoire, créant à l'excitation la possibilité de se résoudre définitivement dans le plaisir de décharge.

A ce propos, il est encore permis de se demander si les sensations de plaisir et de déplaisir peuvent être produites aussi bien par des excitations liées que par des excitations non liées. Or, il paraît tout à fait incontestable que les processus non liés, c'est-à-dire primaires, sont capables d'engendrer, aussi bien du côté du plaisir que du côté du déplaisir, des sensations beaucoup plus fortes que celles engendrées par les processus liés, secondaires. Les processus primaires sont également antérieurs aux secondaires, car à l'origine il n'en existe pas d'autres, et nous sommes en droit de conclure que si le principe du plaisir n'y avait été à l'oeuvre, il n'aurait jamais pu se manifester ultérieurement. Nous arrivons ainsi, en dernière analyse, à un résultat qui est loin d'être simple, à savoir qu'à l'origine de la vie psychique la tendance au plaisir se manifeste avec beaucoup plus d'intensité que plus tard, mais d'une façon moins illimitée, avec de fréquentes interruptions et de nombreux arrêts. A des périodes plus avancées, plus mûres, la domination du principe du plaisir est bien mieux assurée, mais pas plus que les autres tendances et penchants, ceux qui se rattachent à ce principe n'ont réussi à échapper à la liaison. Quoi qu'il en soit, le facteur qui, dans les processus d'excitation, donne

naissance au plaisir et au déplaisir doit exister aussi bien dans les processus secondaires que dans les primaires.

Ici il y aurait lieu d'inaugurer une nouvelle série d'études. Notre conscience nous amène du dedans non seulement les sensations de plaisir et de déplaisir, mais aussi celles d'une tension particulière qui, à leur tour, peuvent être agréables ou désagréables. Ces dernières sensations seraient-elles de nature à nous permettre de distinguer entre processus énergétiques liés et non liés, ou bien la sensation de tension serait-elle en rapport avec la grandeur absolue, éventuellement avec le niveau de la charge, tandis que les sensations de plaisir et de déplaisir proprement dites se rapporteraient aux modifications que subit la grandeur de la charge dans une unité de temps ? Il est en outre un fait remarquable et méritant d'être signalé, à savoir que les instincts de vie présentent des rapports d'autant plus étroits avec nos sensations internes qu'ils se présentent toujours en trouble-paix, qu'ils sont une source inépuisable de tensions incessantes dont la résolution est accompagnée d'une sensation de plaisir, tandis que les instincts de mort semblent travailler en silence, accomplir une oeuvre souterraine, inaperçue. Or, il semble précisément que le principe du plaisir soit au service des instincts de mort ; il veille d'ailleurs aussi bien aux excitations de provenance extérieure qui représentent des dangers pour les deux groupes d'instincts ; mais il a plus particulièrement pour tâche de parer aux augmentations d'intensité que peuvent subir les excitations internes et qui sont de nature à rendre plus difficile l'accomplissement de la tâche vitale. »

FREUD, *Au-delà du principe de plaisir*, chapitre 7, traduction Jankélévitch

Texte 2

« Le lecteur dira : pourquoi tout cela ? D'abord pour nous accoutumer à reconnaître dans la mort une figure de la nécessité, pour nous aider à nous soumettre, à la sublime *Ananké*, « à la loi inexorable de la nature » ; mais, surtout, pour nous permettre d'entonner maintenant le péan de la vie, de la libido, d'Éros ! Parce que la vie va à la mort, la sexualité est la grande exception dans la marche de la vie vers la mort. C'est Thanatos qui révèle le sens d'Éros comme ce qui résiste à la mort. Les pulsions sexuelles sont « les véritables pulsions de la vie ; elles opèrent à l'encontre du dessein des autres pulsions, dessein qui, en raison de leurs fonctions, mène à la mort ; ce fait indique qu'il y a entre elles et les autres pulsions une opposition dont l'importance a été depuis longtemps reconnue par la théorie des névroses .»

C'est donc un franc dualisme des pulsions qui ressort de cette discussion sinueuse. Mais quel dualisme ? Et comment se comporte-t-il à l'égard des expressions antérieures du dualisme des pulsions ?

Le remplacement de libido par Éros signale une intention très précise de la nouvelle théorie des pulsions : si le vivant va à la mort par un mouvement interne, ce qui lutte contre la mort n'est pas quelque chose d'intérieur à la vie, mais la conjugaison d'un mortel avec un mortel. C'est cela que Freud appelle Éros ; le désir de l'autre est immédiatement impliqué dans la position d'Éros ; c'est toujours avec un autre que le vivant lutte contre la mort, contre sa mort, qu'il poursuit isolément, séparément, par les longs détours de l'adaptation au milieu naturel et culturel. Freud ne cherche pas l'impulsion dans quelque vouloir vivre inscrit en chacun : dans le vivant seul, il ne trouve que la mort.

Telle est l'intuition qu'il extrapole vers les grandes unités et vers les petites unités ; vers les grandes unités, d'une part : dans l'essai de *Psychologie collective et Analyse du moi*, Freud rapporte expressément à Éros, au lien libidinal, la cohésion d'ensembles humains de plus en plus étendus et plus particulièrement celle des collectivités organisées et artificielles comme l'Église et l'armée ; vers les petites unités, d'autre part : la copulation des êtres monocellulaires suggère que l'on « applique » la théorie de la libido aux rapports des cellules elles-mêmes ; il faudrait alors prêter une sexualité aux cellules, par quoi chacune neutraliserait quelque peu la pulsion de mort des autres : « De cette manière la libido de nos pulsions sexuelles coïnciderait avec l'Éros des poètes et des philosophes qui fait tenir ensemble toutes les choses.

Paul Ricœur, *De L'interprétation*, éd. Seuil, coll. Points, Paris, 1965, p. 307-308.